

Jean-Marie G. FOOLCHAND

DES GANTS DE CUIR



2000

**Les éditions du Veilleur de Proue
39, rue de Fontenelle à ROUEN - NORMANDIE**

DES GANTS DE CUIR

IL FAISAIT un noir obscur cette nuit là quand Monsieur G. revint de son travail. La neige avait déjà tout recouvert sous son épais manteau de glace. Monsieur G. remarqua qu'il était seul à marcher dans cette rue changée en patinoire et l'image d'une âme en peine lui vint à l'esprit ! Il était un homme robuste dont la taille ce soir-là était gigantesquement accentuée par les nombreux vêtements qu'il portait pour se parer du froid. Vêtu d'un ample manteau noir, qui lui descendait jusqu'aux pieds, il avait l'air d'un croque-mort. Bien qu'emmitouflé de la tête aux oreilles, il avait très froid.

Après avoir marché pendant plus d'un quart d'heure, il réalisa qu'il avait très peu avancé. Il avait les jambes lourdes de fatigue et des picotements gagnaient ses membres. Il essaya de se réchauffer en sautillant comme un corbeau sur la neige. Ses efforts étaient vains et le fatiguèrent davantage. Ses mains étaient rouges de froid et il eut alors l'idée de les réchauffer dans les poches de son manteau. Dans un des abris, il sentit une paire de mains. C'était des gants de cuir. Monsieur G. avait oublié que quelques mois de cela il les avait trouvés chez un brocanteur en ville.

— Ça c'est du vrai ! lui avait dit cet homme au visage de papier mâché et au regard inerte des statues.

Il était tombé sur cette boutique le jour où il avait emprunté une rue étroite, sans raison précise. L'enseigne de la boutique frappa tellement son attention qu'il fit demi-tour pour l'exami

ner. Son rapide coup d'œil ne l'avait pas trompé ! C'était bien sur une pierre tombale qu'on avait inscrit le nom du brocanteur. Monsieur X Bric-à-Brac était écrit en noir et en lettres gothiques. Mais, chose étrange, Monsieur G. pouvait aussi voir, en filigrane sur l'enseigne, une formule funéraire que le temps avait omis d'effacer. Ci-gît... Le reste n'était pas lisible.

Monsieur G. ne savait comment réagir devant ce phénomène insolite. Le temps lui manqua, car une force irréprensible le poussa jusqu'à l'embrasement de la porte. Il ne pouvait lutter contre la curiosité malsaine qui sourdait en lui. Se résignant, il avança et se retrouva face à une porte en bois verni ayant une forme hexagonale. Cette espèce de porte entrebaillée avait l'air d'une invitation à la fois tacite et manifeste. Sans qu'il eut à faire le moindre geste, la porte s'ouvrit devant lui. Il fut pris d'un frisson d'angoisse et de terreur face au spectacle qui se présenta. Dans un demi-jour grisâtre, qui encadrait la place laissée vide par la porte ouverte, se dessina devant ses yeux, dilatés d'étonnement, quelque chose qu'il n'arrivait pas à nommer.

— Mais, entrez !

A la voix éraillée du brocanteur, Monsieur G. réalisa que c'était un homme ! Lui qui connaissait Rembrandt, n'avait encore jamais vu une telle difformité humaine. La tête du brocanteur était bien trop grosse pour ses frêles épaules. Elle avait, comme toute tête humaine, une paire de yeux d'où sortait, cependant, une expression de vide et de mort. Sur le crâne, qu'on devinait assez pointu, pendait une chevelure plutôt clairsemée qui paraissait sale et poussiéreuse. Monsieur G. se rappela, qu'étant enfant, il fut bouleversé de retrouver des mèches de cheveux au fond d'une malle, dans la cave de ses grands-parents. Ainsi, la tête du brocanteur semblait sortir tout droit d'une quelconque malle.

— Entrez !

Il renouvela son invitation d'une voix mielleuse en esquissant une grimace qui ressemblait vaguement à un sourire. Monsieur G. vit, enfin, briller une lueur de vie dans son regard. Il fut fasciné ! Il ne se demanda même pas comment cet homme difforme pouvait exercer une telle fascination.

Il répondit à l'invitation du brocanteur en faisant deux ou trois pas. Il se retrouva à l'intérieur d'une boutique mal éclairée, peuplée de toutes sortes d'objets et de meubles anciens.

Au milieu de tant de choses du passé, Monsieur G. éprouva un terrible malaise, comme si un goût de poussière, d'humidité et de mort s'était posé sur ses lèvres avant de pénétrer ses pores, sa peau, pour s'emparer finalement de tous ses sens. Il eut, pendant quelques secondes, une sensation d'étouffement, d'étranglement, qui souleva sa poitrine et lui fit grimacer en roidissant les veines de son cou. Il ouvrit la bouche pour tousser mais ne put émettre aucun son. Il promena son regard autour de lui, croisa celui du brocanteur et retrouva son calme sur-le-champ. Le reste de sa visite, dans cette boutique obscure, se passa sans incident. Monsieur G. éprouvait même du plaisir à fureter dans les coins et les recoins, à fouiller les malles remplies d'objets bizarres, à feuilleter des bouquins épais et poussiéreux qui parlaient de sciences occultes ou qui racontaient la vie des saints. Il examinait armoires, argentiers, psychés et autres meubles antiques d'un air connaisseur. Il avait l'impression de chercher quelque objet qu'il n'avait pas encore trouvé.

Quand le grand horloge se mit à sonner au fond de la salle, Monsieur G. se rendit compte qu'il avait passé plus d'une heure dans ce bric-à-brac et qu'il fallait maintenant songer à partir. Il se faufila à travers ce labyrinthe de meubles pour essayer de trou

ver la sortie, mais n'y parvenait pas. A chaque fois, un meuble était là pour lui barrer la route et le forcer à rebrousser chemin. Il tomba finalement sur une commode assez basse et eut l'idée de passer par-dessus. Il commençait à lever sa jambe gauche, quand il remarqua une paire de gants de cuir posée sur la commode. C'étaient des gants d'homme d'un noir de charbon, en parfait état. En plus, ils étaient à sa taille !

— C'est du vrai !

Il sursauta en entendant subitement la voix du brocanteur. L'homme au visage de papier mâché et au regard inerte des statues se tenait derrière lui et portait encore sur les lèvres son sourire hypocrite.

— C'est du cuir authentique, poursuivit-il, de sa voix désagréable.

Était-ce vraiment parce que ces gants de cuir lui plaisaient que Monsieur G. se laissa convaincre ? Après tout, ils étaient beaux et pas chers !

Mais qui avait besoin de gants à cette période de l'année où la chaleur devenait tellement accablante qu'elle forçait les gens à porter de moins en moins de vêtements ?

Monsieur G. acheta ces fameux gants comme d'autres achèteraient un billet d'avion ! Il avait l'impression d'avoir acheté son droit de passeport. D'ailleurs, tout de suite après, le brocanteur le guida vers la sortie.

Une fois dehors, il était soulagé, comme au sortir d'un mauvais rêve. Une brise légère et tiède lui soufflait au visage et le faisait revivre. Il arriva chez lui après trois-quarts d'heure de marche, fatigué mais heureux de retrouver sa femme. Sans lui parler de ses étranges sensations, il lui montra ses gants et elle les trouva fort jolis. Elle les prit, les examina, puis, les essaya. Ils

étaient bien trop grands pour elle, qui avait des doigts si fins. Mme G. les rangea dans un placard avec les vêtements d'hiver.

Personne n'entendit parler de ces gants jusqu'à cette nuit d'hiver, quand Monsieur G. les retrouva dans la poche de son manteau.

Ayant l'habitude de telles délicatesses de la part de sa femme, il ne fut pas surpris par sa découverte. Il fut surtout ému en pensant à sa femme. Il avait hâte de retrouver son visage si finement gracieux, ses longs cheveux de jais qui lui recouvraient le dos, ses yeux si douce couleur d'ébène. Mais la route enneigée devenait pénible, d'autant plus qu'elle paraissait interminable. Le froid, qui glaçait ses membres, lui faisait mal. Il retira ses mains de ses poches et se mit à craquer les articulations de ses doigts. Il grimaça de douleur. Monsieur G. ne savait plus où il était, lui qui avait toujours réussi à suivre son chemin même dans l'obscurité. En cette nuit d'hiver, le froid lui était insupportable et tous ses points de repère étaient enfouis sous d'épaisses couches de neige. Il reprit sa route dans l'espoir de tomber sur quelque enseigne qui lui permettrait de reconnaître les lieux. Il fourra machinalement ses mains dans ses poches et sentit, dans celle de gauche, la paire de gants qui semblait lui faire signe. Enfin, il se décida à les porter ! Monsieur G. regarda ses mains chaudement gantées et poussa un soupir de satisfaction. Il se sentait déjà mieux, comme si quelqu'un lui avait tendu les mains. Il n'avait plus froid, malgré la neige qui tombait à grands flocons.

Monsieur G. marchait vite en s'avancant toujours tout droit, comme un train sur ses rails. Une nouvelle vigueur coulait en ses veines et le faisait renaître à la vie. La douleur l'avait quitté, faisant place à une envahissante sensation de bien-être. Il ne comprenait pas bien ce qui lui arrivait. C'était comme si on avait

insufflé une seconde vie dans son corps qui commençait sérieusement à en manquer. D'où lui venaient cette impression de force, de violence même, cette énergie farouche qui se trahissait dans chacun de ses mouvements ? Tandis qu'il poursuivait sa route, ces questions bouillonnaient dans sa tête, au point de le mettre dans un état d'extrême agitation. Il marchait toujours aussi vite et ne paraissait avoir aucune inquiétude. Sa détermination faisait penser à quelqu'un qui aurait eu un contrat à exécuter.

Le visage de sa femme lui revint à l'esprit. Il la revoyait couchée, les traits détendus, plongée dans un sommeil profond, comme quand il la quittait le matin, pour aller travailler. Mais dans sa vision, sa femme portait autour du cou un collier de fleurs jaunes qui ressemblaient aux chrysanthèmes. Pendant un moment, cette vision resta figée dans son esprit, telle l'image qui s'arrête sur l'écran. Il réprima une soudaine envie de vomir, peut-être due aux chrysanthèmes dont il détestait le parfum. La minute d'après, le visage repoussant du brocanteur supplanta celui de sa femme.

Monsieur G. se retrouva bientôt devant une maison qu'il crut reconnaître. Il s'y arrêta et cogna à la porte. Les vitres tremblèrent sous la violence de ses coups répétés. Etonné et abasourdi par son propre déchaînement de violence, Monsieur G. ne put distinguer ce visage finement gracieux qui lui souriait derrière la porte. Telle une bête féroce trouvant sa proie, il lui empoigna le cou. La femme poussa un cri étouffé. Elle tapait des pieds, se débattait, sans arriver à se dégager. La douleur lui tordit les lèvres et une écume épaisse les recouvrit. Monsieur G. ne desserra pas sa prise, même quand il vit que la femme ne bougeait plus. Les yeux exorbités de la morte lui firent prendre conscience de son acte. Il regarda autour de lui, ne remarqua personne. Il traîna

le cadavre à l'intérieur et ferma la porte. Il suait d'angoisse et de peur. Sentant ses mains moites, il retira ses gants et les remit dans sa poche. Son regard effaré se posa, une nouvelle fois, sur le cadavre qui était près de lui. Il reconnut sa femme !

Monsieur G. secoua vivement la tête pour essayer de chasser cette vision cauchemardesque, mais sa femme le regardait toujours de ses yeux exorbités ! Il était en plein cauchemar, dans la réalité ! Il ne comprenait pas pourquoi il avait étranglé cette femme qu'il adorait depuis dix longues années. Ils ne se disputaient jamais et s'entendaient sur tout, à tel point que les gens les admiraient ou les enviaient. Comment avait-il pu en arriver là ? Monsieur G. pensa aux conséquences de son meurtre et prit peur. Il se voyait menottes aux mains, flanqué de deux gendarmes, accusé, maltraité, condamné avant d'être jeté en prison comme un vulgaire criminel ! Non, se dit-il, il ne faut pas que ça m'arrive à moi ! Il pleurait de dégoût, de chagrin et de remords. Après quoi, il se calma pour analyser plus froidement la situation. Il eut d'abord l'idée de se débarrasser du cadavre, mais ne trouva aucun endroit susceptible de le dissimuler. Et, qu'allait-il raconter quand on chercherait à savoir où était passée sa femme ?